

bant sur un même tombeau ; la mère concentra toutes ses affections sur son fils, et le fils promit de toujours aimer la France.

Depuis longtemps, le prince impérial cherchait une occasion de se distinguer ; il voulait être digne de la France ; l'exil pèse sur son cœur comme un fardeau, et l'inactivité le brûle. Il offre le service de son bras à l'empereur d'Autriche pour la guerre contre la Bosnie ; celui-ci refuse, ne voulant pas prendre sur lui d'exposer la précieuse existence de l'héritier de Napoléon III. Le prince impérial, désespéré, se prépare à entreprendre un voyage autour du monde, quand arrive la guerre du Cap. C'est une occasion pour lui : il la saisit ; on refuse d'abord de se rendre à sa demande, mais, à la fin, on cède sur ses instances priées. Il va trouver l'impératrice :

— Adieu, ma mère, lui dit-il, adieu, je pars ; je veux honorer la France, je veux m'illustrer afin qu'on parle de moi là-bas comme on a parlé de mon père.

La mère supplie en vain son fils de rester ; rien ne le peut faire revenir sur sa décision, elle est irrévocable. Il se rend aux pieds des autels, dans l'église de Chislehurst ; là, il prie avec ferveur, sa mère est à ses côtés. Après la messe, elle le bénit et l'embrasse ; leur séparation est affreuse, mais, enfin, il part...

A l'heure qu'il est, il a réussi : il a voulu s'illustrer, il a voulu s'immortaliser et faire parler de lui en France ; non-seulement la France, mais l'univers entier suit sa noble conduite, son héroïque courage, et verse des larmes sur sa tombe.

## NOS GRAVURES

### Le nouveau lieutenant-gouverneur

L'hon. Théodore Robitaille descend de l'une des plus anciennes familles du Canada. L'un de ses grands-oncles fut chapelain d'un régiment en 1812, un autre fut l'un des fondateurs du collège de Ste-Anne, et un troisième fut député au parlement canadien pendant l'espace de vingt ans, de 1809 à 1829.

L'hon. M. Robitaille est né à Varennes, le 29 janvier 1834 ; il est fils de feu Louis-Adolphe Robitaille, écrivain, N. P., de Varennes. Il est conséquemment âgé aujourd'hui d'un peu plus de 45 ans. Il alla étudier aux Etats-Unis et revint ensuite au séminaire de Ste-Thérèse. Ayant passé brevet pour l'étude de la médecine, il suivit d'abord les cours de l'Université-Laval et ensuite de l'Université-McGill, où il fut gradué en mai 1858.

En novembre 1867, il épousa Marie-Joséphine-Charlotte-Emma, fille de P. A. Quesnel, écrivain, et petite-fille de l'hon. F. A. Quesnel, pendant plusieurs années membre du Conseil législatif du Canada.

M. Robitaille se livra de bonne heure aux luttes politiques. En 1861, à peine âgé de 27 ans, il était élu député de Bonaventure à l'Assemblée législative. En 1867, il brigua de nouveau les suffrages des électeurs de Bonaventure pour la Chambre des Communes, et il fut élu. Il fut réélu aux élections générales de 1872, et le 30 janvier 1873, il entra dans le ministère Macdonald-Cartier comme receveur-général, en remplacement de l'hon. M. Chapais. Il résigna avec le ministère, le 5 novembre 1873.

Il fut réélu aux élections générales de 1874 et à celles de septembre 1878. Il a aussi représenté Bonaventure à la législature de Québec depuis les élections générales de 1871 jusqu'à 1874.

### Les deux vaisseaux de guerre français

Voici les noms des officiers composant l'état-major de ces deux navires, dont l'un, *La Galissonnière*, est actuellement dans le port de Québec :

A bord de *La Galissonnière*—État-major général :

MM. P. yron (Alexandre), contre-amiral, commandant-en-chef.

Delasseaux (Prosper), capitaine de vaisseau, capitaine de pavillon et chef d'état-major.

Maréchal (Eugène), lieutenant de vaisseau, aide-de-camp.

Nicolas (Alexis), lieutenant de vaisseau, secrétaire.

Rouyaux (Joseph), enseigne de vaisseau, officier d'ordonnance.

Mainot (Paul), commissaire adjoint, commissaire de division.

Richaud (Louis), médecin principal. Desaulces de Freyciner (Henri), et Delafon (Marie), aspirants de la majorité.

État-major particulier—Trouchel (Edmond), capitaine de frégate, commandant en second.

Blanchet du Chayla (Jean-Marie), Drouin (Jean-Angé), Beaudem (Gaston), de Surgy (Jules), d'Avoul (Alexandre), lieutenants de vaisseau.

Sion (Charles), Fontorbe (Victor), Viard (Lucien), Burel (Joseph), Dupuy (Jean-Marie), Kerhuel (Paul), Batelot (Edouard), aspirants.

Le Révd Hains (Emile), aumônier de 1ère classe.

Berchon (Charles), mécanicien principal de 1ère classe.

Plivard (Louis), sous-commissaire, officier d'administration.

Gnérin (Louis), médecin de 2e classe.

Giraud (Emile), aide-médecin.

A bord du *La Bourdonnais* :

MM. Mayer, capitaine de frégate, commandant.

Bellerus, lieutenant de vaisseau, capitaine en second.

Bonifay, enseigne de vaisseau.

Latour, docteur.

Rangé, docteur-médecin.

D'Andreis, commissaire de la marine.

De Meux, aspirant de marine.

## CHOSSES ET AUTRES

Mgr O'Brien, évêque de Kingston, était à Québec la semaine dernière, en route pour le Saguenay. On l'avait vu dans l'après-midi à la Chambre ; le lendemain matin, on le trouva mourant dans sa chambre à l'hôtel St.-Louis, et quelques minutes après il expirait.

Un journal français indique ce qu'il faut faire pour se mettre à l'abri du tonnerre en temps d'orage, lorsqu'on se trouve dans une forêt : c'est de se mettre à l'abri du hêtre à larges feuilles (*Jacus silvatica*). Cet arbre n'est jamais frappé par la foudre, et, sous sa ramure, on peut attendre tranquillement la fin de la tourmente.

L'association des commis-marchands de Montréal a célébré, dimanche, sa fête patronale. C'est une belle Société composée de jeunes gens qui veulent se protéger, s'instruire et se mettre en état de faire honneur plus tard à leurs positions. Ils ont une belle et grande salle pourvue de livres, de journaux et de tables de billard. Ils forment un joli corps dont la tenue est fort remarquable chaque fois qu'il figure dans une procession.

Parmi les innombrables couronnes déposées sur le cercueil du prince impérial, voici l'inscription qu'on peut lire sur celle offerte par le prince et la princesse de Galles :

Un souvenir de vive affection et d'estime pour lui, dont la vie a été sans tache, et qui mourut de la mort d'un soldat en combattant pour notre cause dans le Zululand.

De la part d'Albert-Edward et d'Alexandra, 12 juillet 1879.

Un incident déplorable de la dernière revue de Long-Champs est raconté ainsi en détail par un témoin oculaire qui écrit au *Paris-Journal* :

La nonce du pape se retirait, lorsqu'un encombrement a obligé son coupé à s'arrêter. C'est alors qu'une partie de la foule s'est jetée aux portières et s'est mise à frapper sur les glaces en ricanant et en hurlant avec frénésie : "Vive la République !... Il se cache !... Il a peur !..."

Cette insulte à un prêtre, représentant d'une puissance étrangère, a violemment indigné un jeune homme, qui a élevé vivement la voix en criant : "Mais taisez-vous ! c'est ignoble ce que vous faites là !" Cette simple apostrophe a fait taire les insulteurs, qui se sont contentés d'invectiver l'intervenant de l'épithète de Zoulou et autres aménités.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

## UN ANGE

Il était gracieux comme un bouton de rose. Les baisers de sa lèvre étaient doux comme miel. Il n'a brillé qu'un jour ! Nul nuage morose Ne flotta dans l'azur de ses yeux bleus de ciel.

Il ne fit qu'effleurer le seuil de notre porte... Heureux ces êtres purs et vierges de tout mal Que l'ange de la mort, sur ses ailes, emporte Dans les plis étoilés du voile baptismal.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Juillet 1879.

## BRUTUS

Et après que Georges eut raconté comment il avait été marié à vingt-deux ans, par sa tante, la baronne de Steilb : Moi, dit Paul, j'ai été marié par le cheval du trompette. J'étais bien près de mes quarante ans, et je me sentais si paisiblement ancré dans mes petites manies de vieux garçon, que, de la meilleure foi du monde, en toute occasion, je jurai mes grands dieux que jamais je ne me risquerais à courir la grande aventure du mariage ; mais je comptais sans le cheval du trompette.

C'était dans les derniers jours de septembre, j'arrivais de Monaco et mon intention était de passer seulement vingt-quatre heures à Paris. J'avais invité quatre ou cinq de mes amis : Callières, Bernheim, Frondeville, Valréas, à venir chez moi, dans le Poitou, pour les chasses. Ils devaient arriver au commencement d'octobre, et ce n'était pas trop d'une semaine pour mettre tout en ordre à la Roche-Targé. Une lettre de mon piqueur m'attendait à Paris, et cette lettre m'apportait des nouvelles désastreuses : les chiens se portaient bien, mais, sur les douze chevaux de chasse que j'avais là-bas, cinq, pendant mon séjour à Monaco, étaient tombés malades ou boiteux, et je me trouvais dans l'absolue nécessité de remonter ma cavalerie. J'allai faire un tour chez les marchands des Champs-Élysées, qui me présentèrent, comme chevaux de chasse, une belle collection de carcans et de piaules. Prix moyen : trois mille francs. Le trente et quarante m'avait un peu maltraité, et je n'étais ni en humeur ni en fonds de dépenser ainsi sept ou huit cents louis dans ma matinée. C'était un mercredi, et Chéri faisait sa première vente d'automne ; j'allai rue de Pontbieu dans la journée, et là, au hasard, sans renseignements, à l'aveuglette, dans le tas, d'après l'apparence et d'après les seules déclarations du catalogue : excellent cheval de chasse, saute bien, a chassé sous une dame, etc., etc., j'achetai huit chevaux qui ne me coûtèrent que cinq mille francs. Sur les huit, me disais-je, il y en aura bien quatre ou cinq qui marcheront et qui seront assez bons pour être envoyés en relais.

Parmi ces chevaux, il en était un que j'avais acheté, je dois l'avouer, surtout à cause de sa robe, qui était admirable. Le catalogue ne lui attribuait pas d'appétitudes spéciales pour la chasse, il se bornait à dire : Brutus, cheval de selle, hors d'âge, très-bien mis. C'était un grand cheval gris pommelé ; mais jamais, je crois, je n'avais vu de gris mieux pommelé ; le blanc de la robe était semé presque régulièrement de belles taches noires bien distribuées et bien marquées.

Je partis le lendemain pour la Roche-Targé, et, le surlendemain, de grand matin, on vint me prévenir que les chevaux étaient arrivés. Je descendis tout de suite pour les voir, et mon premier regard fut pour Brutus. Il me trotta dans la tête depuis quarante-huit heures, ce diable de cheval gris, et j'avais une singulière envie de savoir ce qu'il était et ce dont il était capable.

Je le fis sortir le premier de l'écurie, et un palefrenier me le présenta au repos, à la main. C'était un très-bel animal. La dent longue, les salières creuses, les boulets engorgés, bref tous les signes d'un âge respectable, mais une épaule puissante, un large poitrail, une encolure à la fois vive et légère, un beau port de tête, la queue bien plantée dans le rein, un des us irré-

prochable et tout ce qui indique un vrai cheval. Et ce n'était pas cependant tout cela qui excitait le plus vivement mon attention. Non, ce que j'admirais surtout, c'était l'air dont Brutus me regardait et de quel œil attentif, intelligent et curieux il suivait mes mouvements et mes gestes. Mes paroles mêmes semblaient l'intéresser singulièrement ; il inclinait la tête de mon côté comme pour m'entendre, et, dès que j'avais fini de parler, poussait, comme pour me répondre, de petits hennissements joyeux.

On me montra successivement les sept autres chevaux ; je les examinai rapidement et d'un œil distrait. C'étaient des chevaux qui ressemblaient à tous les chevaux. Brutus avait, lui, bien certainement, quelque chose de particulier, et j'étais impatient d'aller faire en sa compagnie un petit tour dans la campagne. Il se laissa seller, brider et monter en cheval qui connaît son affaire, et nous partîmes tous les deux le plus paisiblement du monde. Je l'avais d'abord pris sur le filet, et il s'en allait ainsi d'un grand pas tranquille, l'encolure un peu roide et la tête un peu lourde ; mais, dès que je lui fis sentir les rênes de la bride, il me tomba dans la main avec une rapidité et une souplesse extraordinaires, s'enfichant jusqu'au poitrail et machonnant son mors à grand bruit... puis, en même temps, il prit un petit pas, léger et cadencé, levant haut les jambes et battant le sol avec la régularité d'un balancier. Le catalogue de Chéri n'avait pas menti ; c'était un cheval bien mis, c'était même un cheval trop bien mis. Je lui fis prendre le trot, puis le galop ; le cheval me donna tout de suite, au premier appel, un excellent petit trot et un excellent petit galop, mais toujours plongeant jusqu'à terre et m'arrachant les bras quand j'essayais de lui relever la tête. Lorsque je voulus augmenter le train, le cheval se désunit et se détacha. Il se mit à traquenarder dans un grand style, trottant de l'avant-main et galopant de l'arrière-main.—Bon, me dis-je, je vois mon affaire : j'ai acheté quelque vieux cheval d'école de Saumur ou de Saint-Cyr, et ce n'est pas sur cette bête-là que je chasserai dans huit jours.

Je me disposais à tourner bride et à rentrer chez moi, pleinement édifié sur les aptitudes de Brutus, quand un coup de fusil se fit entendre à vingt pas, sous bois... un de mes gardes qui tirait un lapin, et qui reçut de ma femme, quelque temps après, pour ce coup de fusil, un beau cadeau.

Je me trouvais alors exactement au centre d'un carrefour, formant un cercle parfait de cinq ou six mètres de rayon : à ce carrefour aboutissaient six longues allées vertes. En entendant le coup de feu, Brutus s'était arrêté court, planté sur ses quatre jambes, les oreilles droites, la tête au vent. Je fus surpris de trouver le cheval aussi impressionnable. J'aurais pensé qu'après la brillante éducation que bien certainement il avait reçue dans sa jeunesse, Brutus devit être un cheval d'arquebuse, fait au fusil et au canon. J'approchai les jambes pour porter le cheval en avant, Brutus ne bougea pas ; je donnai deux énergiques coups de talon, Brutus ne bougea pas ; je lui fis sentir vigoureusement la cravache, Brutus ne bougea pas... J'essayai de reculer le cheval, de le jeter à droite..., à gauche..., et je ne pus obtenir le plus léger déplacement. Brutus était comme fiché en terre ; mais, cependant, n'allez pas rire au moins et soyez bien convaincus que mon récit est d'une entière fidélité ;—chaque fois que je faisais un effort pour mettre le cheval en mouvement, il tournait la tête et me regardait d'un œil où se lisaient positivement l'impatience et la surprise, puis retombait dans son immobilité et relevait sa statue. Il y avait évidemment un malentendu entre le cheval et moi. Je voyais cela dans ses yeux, et Brutus me disait, avec toute la clarté qu'il pouvait mettre dans son langage : "Moi, cheval, je fais ce que je dois faire, et c'est toi, cavalier, qui ne fais pas ce que tu devrais faire..."

J'étais plus intrigué encore qu'embarassé. Quel cheval extravagant ai-je donc acheté chez Chéri, me disais-je, et pourquoi